

Häkon

Matthieu Biasotto

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L. 122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que « les analyses et les courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique, ou d'information », toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. Ce livre a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

Couverture crédits photos Adobe Stock | Augustino – réf. 259560562/ Syda Productions – réf. 9769543/ reginast777 – réf. 242702342 | Matthieu Biasotto © 2021.

Tous droits réservés.

ISBN : 979-10-359-3287-9

## Note linguistique

Si la culture suédoise est magnifique, elle va te rendre la vie dure en ce qui concerne la prononciation de tous les mots compliqués. Alors, on ne va pas commencer à se prendre la tête, fais comme-moi devant un catalogue Ikéa. Håkø, se dit « Acon » avec un petit « e » à la fin - si tu es du sud. Suldrin, se prononce « sul-drun », toujours le petit « e » final si tu es d'une région où la chocolatine domine le pain au chocolat. Inger, pourrait sonner (dans ma tête en tout cas) « Ingueur ». Et pour tous les autres termes un peu alambiqués... je te conseille ma méthode : improvise et fais ta tambouille !

Bon voyage.

# Playlist

Depuis quelques livres maintenant, j'accompagne l'écriture de morceaux sélectionnés pour chaque chapitre et je te propose de lire avec cette dimension musicale (rien d'obligatoire, mais à essayer par curiosité). Cette histoire n'échappe pas à la règle, je t'ai donc concocté une playlist très WTF dans l'esprit. Quelque chose de funky, parfois rétro mais toujours coloré, à écouter au fil des pages pour une meilleure immersion ou après ton voyage en Suède, afin de prolonger le plaisir.

Tu trouveras régulièrement un QR code à scanner avec ton smartphone (via une application « lecteur QR codes ») renvoyant vers les chansons qui enveloppent le texte, le tout disponible sur la plateforme YouTube. Mais tu peux aussi accéder à l'ensemble des morceaux composant ce livre avec la Playlist complète ci-dessous.

Promis, j'arrête de t'embêter. On attaque !

Matthieu.

**Lien de la Playlist complète et QR code à scanner :**



# Prologue

Håkon



S'il y a bien trois choses que je déteste dans la vie, ce sont les fils à papa, les gens qui posent trop de questions et les suppositoires. *Pourquoi je pense à ça, déjà ?* Peut-être parce que je viens de m'enfermer dans la minuscule salle de bains en catimini, d'ouvrir le robinet de la douche afin de couvrir le bruit de ma respiration anxieuse et que je tire à présent les rideaux donnant sur la place Stureplan d'un geste sec, à l'aube d'un exercice sordide et très personnel. Si on résume la situation, me voilà au cœur de Stockholm, à 8h30 du matin, baissant mon pantalon devant cette boîte cartonnée qui me nargue depuis le lavabo : l'emballage d'une poire à lavement.

Lançant un regard désespéré dans le miroir, je cherche à comprendre comment j'en suis arrivé à devoir me rincer le colon aux confins d'un appartement qui n'est même pas le mien. Il faut voir la scène pour bien comprendre à quel point j'ai l'air de toucher le fond : un blond d'1m90 doté d'une mâchoire carrée et d'un regard slave, habitué à rouler des mécaniques dans le rôle du beau mâle. Un étalon heureux d'être un homme à gonzesses, mais avec le froc sur les chevilles, les fesses serrées et le visage circonspect devant le mode d'emploi d'un accessoire destiné à être

fourré dans le derrière. Et c'est précisément devant ce spectacle affligeant que mon top trois des horreurs revient au galop dans mon esprit pour prendre tout son sens. Avec, sur la première marche du podium, une inexplicable hantise des suppos.

Tout petit déjà, même victime d'une fièvre de cheval, j'implorais mes parents dans mon pyjama afin d'éviter le pire. Je jouissais déjà d'un sens inné du théâtre afin de me soustraire au diktat d'un médicament étrangement conçu pour ne pas passer par la bouche. Je crois que j'aurais préféré le faire fondre sous la langue ou l'avaler avec un grand verre d'eau plutôt que de mettre la « petite fusée » sur orbite vers un trou noir qui me terrifiait.

Je ne sais pas comment la logique s'articule chez les autres quant à ce sujet, mais pour moi, cette petite porte, répondant au doux nom d'anūs, ne fonctionne qu'à sens unique. C'est comme s'il y avait un vigile baraqué et à l'affut, posté devant ma forteresse imprenable, payé pour guetter la moindre entrée. *Personne ne passe ici mon vieux, c'est une terre sacrée.* Mais aujourd'hui, hélas, sur les conseils d'une gastro-entérologue aussi réputée que mignonne ainsi que quelques articles trouvés sur Google, ce combat pour l'intégrité de mon fion doit prendre définitivement fin avant ma consultation. Je souffle un grand coup, j'inspire en profondeur et je sursaute de surprise tant on frappe fort à la porte. Arrêt sur image, le cœur figé et le derche à l'air, je me cramponne au meuble en cessant de respirer, contraint de devoir rendre des comptes à une grosse voix de camionneuse.

— Pas 30 ans sous la douche ! Håkøn, t'abuses !

De l'autre côté de cette porte qui tremble sous les assauts répétés, se trouve ce que les gens normaux appellent ma « copine », Diana. Mais elle n'a rien d'une princesse de Galles, d'ailleurs si je devais en faire un portrait, je dirais que c'est un petit bout de femme avec les gènes de Vin Diesel, une tresse et du mascara. Il y a même des jours où je me demande si elle n'a pas plus de testostérone que moi. C'est bien simple, avec sa carrure de Mike Tyson, je ne serais

pas surpris qu'entre les jambes de cette championne de MMA<sup>1</sup>, une paire de couilles pousse durant la nuit.

— Håkøn ? Pourquoi tu t'enfermes ? Tu te tripotes la nouille ou quoi ?

D'un mouvement réflexe, acculé et presque pris la main dans le sac, je jette un coup d'œil sur mon cannelloni qui n'a jamais été si éloigné de la moindre envie qu'à ce moment précis. Nouveau coup d'épaule qui fait trembler tout l'appartement, Diana et la patience, ça fait trois. *Et dire qu'elle était si gentille au début, si naïve également. Un vrai bonheur pour un manipulateur comme moi.* Au début, elle était très loin du sosie de Fast and Furious malmenant à présent mon projet de lavement, je crois que depuis qu'elle remporte des tonnes de titres dans l'octogone, elle a pris la confiance avec moi et 10 kilos de muscles au passage.

— Réponds-moi ou je défonce cette porte !

— Je peux avoir un peu d'intimité ? C'est possible ?

— Je vais être à la bourre ! Tu crains, putain ! J'ai !

— Laisse-moi respirer 5 minutes ! Tu peux pas te savonner après avoir sué ?

— Et toi, pourquoi tu me prends la place ce matin ? Tu devais pas faire l'ouverture de la salle de sport et te doucher à ton retour ?

La candeur de sa question en dit long sur mes bobards. Je crois qu'elle et moi avons fait le tour de la situation et que la fin de notre « relation » n'est qu'une question de jours. Le compte à rebours est lancé, tout va me péter à la figure incessamment sous peu. Elle me pense coach pour une franchise de fitness, c'est grâce (ou à cause de) ce petit arrangement avec la vérité qu'on s'est rencontrés. Il est vrai que j'ai passé pas mal de temps à perfectionner ce corps pour faire tourner des têtes, on ne devient pas un aimant à femmes sans effort (oui, je m'aime bien)... j'ai juste un peu enjolivé la réalité des faits, et voilà le résultat.

---

<sup>1</sup> Mixed Martial Arts, ou Arts Martiaux Mixtes, sport de combat.

Autoproclamé professionnel de la remise en forme lors d'une inspiration divine, j'ai improvisé dès qu'elle s'est mise à boxer ailleurs, aux côtés du grand Jørgen Nielsen<sup>2</sup>. Traduction littérale : en usant de mon physique, j'ai ouvertement pipeauté dès qu'elle a quitté la salle de fitness où j'aimais me pavaner, devinant chez elle la possibilité de m'incruster sous son toit et de jouir d'un cadre de vie stable en lui racontant une belle petite histoire. C'est bête, je sais. D'autant plus que son préparateur sportif – et accessoirement son père spirituel – est une ancienne terreur des rings qui pourrait me déglinguer en moins de temps qu'il ne faut pour le dire si je venais à manquer de respect à sa reine des protège-dents.

Quoi qu'il en soit, ma future-ex aussi féminine qu'un roumain unijambiste faisant la manche dans le métro m'imagine gagner un bon salaire, à des années-lumière d'une situation précaire, alors que je patauge en réalité dans les déjections d'un élevage de poussins pour une usine de banlieue. Ça ne vend pas vraiment du rêve, et si je veux être tout à fait franc, je dois même utiliser l'imparfait, des pincettes et des guillemets : « je pataugeais » dans la bouse de volailles, mon contrat n'ayant pas été reconduit. Et de la fiente à un sacré merdier, il n'y a qu'un pas.

— Håkøn ! Qu'est-ce que tu fous, sérieux ? Ouvre, bordel !

En guise de réponse, mon alarme du téléphone se met à meugler depuis la poche du jean qui gît à mes pieds.

— C'était quoi ce bruit ?

— Rien du tout ! Il n'y a aucun bruit !

— Qui t'appelle ?

— Personne ! Je peux me préparer tranquille ?

— Si tu textotes encore avec cette pute, je te pète les dents ! Tu m'entends ?

---

<sup>2</sup> Le personnage de ma nouvelle « Uppercut ». Un viking aussi brutal qu'intimidant.



Ce n'est pas une métaphore, encore moins des menaces en l'air. Diana a vraiment une droite de bûcheron capable de coucher n'importe qui, c'est son gagne-pain. Et pour ne rien arranger, elle est persuadée que je passe ma vie à la tromper, alors que c'est archi-faux. Ce n'est arrivé que deux ou trois fois.

— Je ne parle qu'avec toi, tu le sais bien !

— Tu me caches quelque chose !

— Pas du tout. Je suis incapable de te mentir...

— Y a intérêt parce que sinon t'es dans la merde !

*J'en ai bien l'impression...* Impossible de ne pas faire le lien entre son injonction et la poire qui m'attend sagement, je me débats dans un champ lexical un peu scato, pris au piège d'un énième pipeau alors qu'elle me demande de la laisser entrer en s'excitant sur la poignée. Les fesses à l'air, fébrile et nerveux, je me penche pour faire taire mon mobile et réalise que le temps file, j'ai moins d'une heure pour me faire à l'idée, et utiliser... ce... ce truc. C'est court, très court, surtout si elle ne me lâche pas la grappe.

— Je veux MA salle de bains ! Tout de suite !

— Arrête de me mettre la pression ! Peut-être que si tu me fichais la paix, j'irais plus vite !

Je perçois un soupir. Elle abdique en murmurant que je suis pire qu'une gonzesse. Ce qui prête à sourire quand on pense que cette remarque vient de quelqu'un à qui il ne manque que la barbe pour aller casser du gladiateur en proférant des cris victorieux d'hooligans sous cocaïne. Son pas lourd s'éloigne, il ne reste que le silence et la trotteuse qui me pousse inexorablement vers le grand nettoyage. On se recentre... *Lavabo. Poire. Rectum. Et autres joyeusetés.*

Je déglutis, m'arme de courage en me répétant que ce n'est pas la petite bête qui va manger la grosse et je lorgne avec appréhension ce foutu emballage. Oscillant entre détermination et résignation, je m'en tire les cheveux, soufflant d'exaspération, j'hésite à déballer

l'accessoire, pris d'incrédulité à la perspective de devoir me karcheriser le fion dans un laps de temps record. *Du cran, mon vieux !*

D'un geste malhabile, je déchire le carton, zieute à regret cette petite pompe en silicone et m'empare du mode d'emploi, même si j'imagine qu'il ne faut pas avoir fait polytechnique pour s'en servir. « Gardez cette notice, vous pourriez avoir besoin de la relire ». Le doute m'assaille, mais plus concentré que jamais, je saute l'introduction et mon regard accroche le paragraphe suivant :

« Pour plus d'informations et de conseils, adressez-vous à votre pharmacien ou à notre service client au N° vert dédié. »

Et là, tout de suite, je me demande s'il existe une seule personne au monde patientant au téléphone pour contacter le SAV des rectums récurés. Lâchant un rire stressé en songeant à cette idée, je découvre le reste des instructions et mon regard accroche un point clé qui a le mérite de me dérider :

« La POIRE À LAVEMENT est un produit dédié à l'hygiène des parties intimes, elle existe en 5 formats : 90 ML – 150 ML – 225 ML – 350 ML – 480 ML. »

*Ah oui, quand même !* 480 ML, ce n'est plus une poire, c'est carrément une glacière ! J'ai tout juste le temps de chasser de mon esprit l'image d'amateurs friands du modèle XL, et je rentre dans le vif du sujet. Mais là, je déchante.

« Mises en garde »

*Oh ! Putain !* Trois mots affolants, mes pupilles se dilatent, ce qui n'est d'aucune utilité, vu la partie de mon anatomie que je suis censé mobiliser. Alors que ma conscience refuse tout net d'intégrer le fait que je me documente sur la meilleure manière de me purger l'arrière-train à 50 minutes de mon rendez-vous avec ma spécialiste, je me redresse et me motive devant le miroir avant

de reprendre ma lecture de plus belle. *Ça ne peut pas être si périlleux, vas-y champion !*

« Attention !!! Ne pas l'utiliser de manière excessive. »

*Sympa d'avertir !* Des fois que ça serait addictif et que je deviendrais complètement accro au point d'opter pour le format glacière. Tandis que mon esprit part manifestement en vrille, un texto de mon meilleur ami Stellan me rappelle à l'ordre sur le champ. D'après son SMS, il est déjà en route pour me rejoindre, et si je veux y être à temps, je dois vraiment me sortir les doigts. *Ben oui, sinon il n'y a plus de place pour la poire, CQFD...* Je commence inconsciemment à verrouiller mes fesses et je termine ma lecture de cette maudite notice par une phrase qui m'achève.

« Ne pas utiliser de corps gras, ni d'eau de javel. »

*De l'eau de javel ?* À moins d'être un fan inconditionnel de Monsieur Propre, je ne vois aucune bonne raison de s'asperger le derrière à l'aide d'un berlingot de détergeant. Existe-t-il vraiment des gens qui auraient l'idée de se coller du CIF dans le SIF<sup>3</sup> ? Pourquoi pas de l'anticalcaire tant qu'on y est ? Immédiatement, je cesse de fredonner « Le côlon dure plus longtemps avec Calgon ! » et me conditionne afin de passer à l'action. Ouvrant le robinet du lavabo cette fois, je contrôle la température du jet, avant d'amorcer un protocole qui ne m'enchant pas vraiment. La poire est pleine, l'heure est grave.

Accoudé au lavabo, je m'incline en avant, un peu nerveux et très en retard, présentant dans une position magique le saint-graal à ma cible. *Quand faut y aller, faut y aller...*

Traversé par un moment d'hésitation, tel un puceau sur le point de goûtergouter au monde d'après, je respire vite, façon petit chien en

---

<sup>3</sup> Sillon Inter Fessier, pour les initiés. Bien que techniquement le SIF soit externe et ne concerne donc pas l'anus. Soyons précis.

salle de travail, comme si j'attendais que la péridurale fasse effet, jusqu'à ce que Diana boxe contre la porte en mode furie pour marquer son grand retour. Sans doute à cause de la peur, victime d'un sursaut nerveux, je presse la poire d'un mouvement réflexe, et c'est le drame. Bien malgré moi, je m'arrose copieusement le cul jusqu'aux cuisses et bondis au garde-à-vous, le cœur tapant et de la flotte tiède ruisselant sur les jambes.

— Håkon ! Si tu as vidé le cumulus, je te jure que je te casse en deux !

Panique à bord, elle va pulvériser la serrure d'un coup d'épaule et me briser les os si je ne lui rends pas cette salle de bains dans la seconde. J'ai tout juste le temps de balancer le tout à la poubelle, de me refagoter et d'ouvrir, la bouche en cœur.

— C'est bon, voilà, tu l'as ta salle de bains...

— T'as même pas les cheveux mouillés. Qu'est-ce que tu foutais ?

Regard inquisiteur, moue suspicieuse de sa part, et la trouille de servir de punching-ball de mon côté. Je sais à présent ce que ressent un chasseur devant un phacochère en colère. Diana souffle comme un bœuf, elle me détaille de la tête aux pieds, à croire qu'elle se trouve au début d'un second round qu'elle compte remporter par K.O.. Il est temps de tirer ma cartouche et ma révérence par la même occasion, avant de prendre un high-kick dans les gencives. À rester trop longtemps au même endroit, on finit toujours par se faire griller. *C'est l'heure de plier boutique, toi et moi, Diana, c'est terminé.*

— Il faut qu'on parle.

— Alors magne-toi, j'ai pas toute la journée !

Sa musculature de pitbull prend toute la place sur le seuil tandis qu'elle me fusille du regard depuis son jogging gris chiné. J'ai une pensée pour son entraîneur qui est à peu près taillé comme Hulk et qui ne peut pas me piffrer. Il y a de grandes chances qu'ils passent tous les deux leurs nerfs sur moi au fond d'une salle de boxe, parce

que je lui aurais brisé le cœur. Avec sa finesse habituelle, elle renifle et aboie, accoudée au chambranle de la porte.

— Je t'écoute. Parle ! Qu'est-ce que t'as à me dire ?

La vérité semble être si simple à prononcer, du moins sur le papier. Il suffirait de me lancer, d'oublier le fait que de casser des gueules est son métier et que je ne pourrais jamais lever la main sur une nana, même moche, même pour me défendre. Il me faut simplement lui avouer que je n'éprouve rien pour elle, c'est pourtant pas sorcier. Je suis ici simplement pour me stabiliser, je sais qu'elle tient à moi – à sa manière – mais je ne peux plus vivre avec une lutteuse ceinture noire de jalousie qui éructe et lâche des caisses comme un vieux bulldog français.

Et puis, ce n'est pas la seule raison, j'ai déjà une nouvelle cible dans ma ligne de mire, quelqu'un de féminin, qui n'a pas des peccs à la place des seins, une belle gastro-entérologue. Et je compte bien transformer cette consultation en opportunité à saisir, avec ou sans poire. Mais puisque je ne suis pas tout à fait un salaud, je tiens pour une fois à rompre proprement : à défaut d'avoir le rectum nickel, je peux au moins avoir les idées claires et la conscience immaculée. *Vas-y mon grand, tu peux le faire !* Presque solennel, bien droit face à Diana, je fixe sa brassière orange fluo qui ondule au gré d'un souffle agacé et j'ouvre enfin la bouche.

— Ne traîne pas sous la douche, j'ai l'impression qu'il y a un souci avec le thermostat.

*Adieu vérité. Je ne suis qu'un lâche, mais je m'en remettrai.*

— Y a plus d'eau chaude ? Va te faire foutre, Håkon !

*C'est bien ce que j'ai l'intention de faire.* Agacée, Diana entre de force dans la salle de bains et me laisse enfin en sortir. Tout en m'éloignant sans demander mon reste, j'attrape au vol mon blouson en cuir et me décrète officiellement dans un beau merdier.

À plus forte raison, au moment où elle me retient une dernière fois. Les poils dressés, les fesses contractées, je me fige lorsqu'elle prononce mon prénom d'une voix étrangement douce mais teintée de doute.

— Attends un peu... Dis, Håkøn ?

Me retournant lentement vers elle, je m'attends au pire, surtout lorsque je me rends compte qu'elle fronce les sourcils. Je redoute alors son index tendu qui me désigne coupable en formant de petits cercles en direction de mon falzar.

— Oui ?

— C'est quoi cette auréole sur ton cul ?

1

Håkon



Malgré le grand soleil qui inonde la place colorée et les boulevards fréquentés d'une belle lumière laiteuse, mon pantalon se transforme en bac à glaçons, même si on peut dire que j'ai eu chaud. À cause des 3°C au thermomètre et de mon jean trempé, je presse le pas vers ma voiture garée sur Birger Jarlsgatan avec l'impression d'avoir un Mister Freeze qui cherche à malmener ma raie. Aux pieds de bâtiments anciens, je me réfugie dans mon 4x4 Skoda plus tout jeune, seul vestige d'une vie à peu près équilibrée, avant que mon quotidien ne devienne qu'un tas de mensonges et d'absurdités. Un œil sur la montre, la ligne de basse funky de « Here Comes The Hotstepper » dans les hautparleurs et le chauffage réglé à fond, je quitte Östermalm, le district des bobos branchés, pour remonter le quartier d'affaires et m'empaler dans les embouteillages en direction du lac Mälaren.

Mon derche fond sagement sur le siège tandis que je fredonne pour me motiver, le temps d'un petit détour, juste avant d'entamer mon rencard déguisé en auscultation. Diana la guerrière n'est plus qu'un lointain souvenir et c'est d'une humeur au beau fixe que je récupère au vol ce pin's à la gueule d'ange qui claque des dents sur le trottoir. Un visage fin sous un bonnet de laine, une silhouette

élançée, les traits saillants et des baguettes à la place des cheveux : Stellan a tout d'un personnage de manga. Sa ressemblance avec Ryunosuke Chiba dans « Assassination Classroom » est si évidente que tout le monde l'appelle Chiba. Il se jette dans l'habitable et quatre bises plus tard, ses lèvres reprennent des couleurs.

— J'ai failli décéder d'hypothermie !

— Désolé, une petite galère à la maison.

Avec le poignet souple et toute la délicatesse qui le caractérise, il effleure mon visage en affichant un air inquiet sur le sien.

— C'est encore le bulldozer ? Qu'est-ce qu'elle a ?

— Rien, une vague histoire de poire...

— De poire ?

— Laisse-tomber. Oublie ça !

— Tiens, j'ai ton loyer...

Frigorifié, il dégage une liasse de billets qu'il me remet avant de placer sa main sur le cœur d'un geste un peu précieux.

— Si tu veux mon avis, tu devrais la plaquer. Rien ne t'oblige à la supporter !

— C'est bientôt terminé. Ça sent le roussi.

— Si tu veux mon avis, ça pue la mort depuis le premier jour. C'est une connasse et pis c'est tout !

Je crois que c'est le seul mec que je connaisse qui croise les jambes en voiture quand il s'énervé – et même quand tout va bien, d'ailleurs. Mais son orientation sexuelle n'a jamais été un problème à mes yeux, ce petit brun tirant sa beauté - un brin asiatique - d'une grand-mère vietnamienne est plus qu'un ami : c'est carrément mon frère. Et il pourrait jeter son dévolu sur des siamoises ou bien des chèvres que je lui consacrerai tout de même ma vie.

— T'es dur, Chiba. Grâce à elle, tu as mon appart.



— Je ne fais que te le sous-louer, nuances. Et ça ne l'autorise pas à te faire vivre un enfer.

— J'ai abusé à plusieurs reprises... Puis elle m'a pas mal aidé, faut le reconnaître.

— Ouais mais elle déteste ton père, et ça mon vieux, ça ne passe pas !

Il n'a pas tort, je bifurque vers Kungsholmen en fendant la capitale et ses nombreuses îles pour m'approcher de l'hôpital. Avec du givre sur son bonnet, les joues rougies par le froid, Stellan souffle sur ses mains, contrôle la fraîcheur de son teint dans le miroir du pare-soleil et renchérit de sa petite voix fluette.

— Bon alors ? Du coup, tu comptes rebondir ? T'es outrageusement canon dans ton cuir... Ça sent le plan B, pas vrai ?

— J'ai plutôt un plan cul, dans quelques minutes.

— À l'hosto ? Ne me dis pas que...

— Si.

— Avec... ?

— Précisément.

Le bâtiment ocre du centre hospitalier Capio Saint-Göran se profile dans un écrin de verdure et je me gare à l'arrache sur un bout de trottoir tandis que « Chiba » prend mes projets en grippe. Le futsal encore un peu humide, je quitte le véhicule, alors qu'il se cramponne à la portière, le minois plus que fâché et un regard qui me condamne.

— Attends, je m'inquiétais pour ton rendez-vous, moi ! Tu sais que j'ai remanié mon agenda afin de t'accompagner ? J'ai carrément annulé un shooting pour toi !

— Et je te remercie de te préoccuper de ma santé.

— Ta santé ? Tu parles ! C'est du foutage de gueule ! Du coup, ta coloscopie programmée c'est aussi du flan ?

— Pas vraiment. Je n'en sais rien. Tu dramatises tout...

— Non, mais tu aurais pu me dire la vérité ! Merde ! « Neuf », tu crains !

Neuf, c'est le petit surnom qu'il me donne de temps en temps. La faute à une phalange cruellement sectionnée. Pas de mélodrame entre nous, je vis plutôt bien le fait d'avoir presque un doigt en moins, je ne suis handicapé que pour claquer un doigt d'honneur de la main gauche. Mon majeur dressé ressemble alors à un nain qui cherche les embrouilles, ce qui n'effraie personne, mais intrigue tout le monde. Rares sont ceux qui savent comment j'ai réellement perdu un bout de doigt, même Stellan l'ignore. D'ailleurs, celui-ci ne décolère pas à propos de mon tête à tête imminent à l'hôpital.

— Je ne vais pas planter la tente alors que tu vas t'envoyer en l'air avec ta gastro-entérologue !

Un couple de retraités s'immobilise sur le bitume, atterré par notre discussion. Mal à l'aise par les rides de la mamie qui convergent vers ma personne, j'arrondis les angles, un ton plus bas.

— Moins fort, Stellan ! Et puis ce n'est pas du tout sûr, elle n'est pas encore au courant.

— Quoi ?

— Je vais juste tenter ma chance...

Levant les yeux au ciel, il s'en arrache le bonnet en marmonnant « de mieux en mieux », ce qui ne m'empêche pas d'avancer vers le bâtiment principal. Rien ne m'arrêtera, après tout, j'étais prêt à débarquer ici avec le colon étincelant. Je consulte ma montre et tente de le rassurer tout en traversant le parvis pour pénétrer dans le hall du service dédié. Je vois bien que mon frère de cœur me maudit au milieu de l'enfilade de chaises et j'ai soudainement quelques scrupules à l'entraîner dans mes sorties de piste.

— Allez, il est 9h30, si j'en crois mon sex-appeal, ça ne devrait pas prendre trop de temps avant qu'elle ne succombe à mon charme. Souhaite-moi bonne chance !



9h36. Six minutes chrono, c'est le temps total qu'il m'a fallu avant d'être reconduit hors du bureau de la spécialiste. Dans la salle d'attente, mon petit Chiba n'a même pas eu le loisir de s'ennuyer et m'interroge à présent d'un regard inquiet. Haussant les épaules en guise de réponse, je règle ma consultation foirée auprès de la secrétaire derrière son comptoir et tente de ramasser les miettes de ma dignité avant de quitter ce fiasco pour de bon.

Lançant un dernier coup d'œil vers la porte de cette grande blonde dévouant sa vie aux viscères, un frisson me parcourt l'échine jusqu'au sphincter avant d'emprunter le couloir aux côtés d'un Stellan de plus en plus curieux.

— Si j'en crois l'heure... Soit tu es le plus mauvais coup que la terre ait jamais porté, soit ça s'est mal passé.

Mal à l'aise dans le corridor blanc, me faufilant au milieu des patients et des infirmières, je m'explique à voix basse à propos d'un échec cuisant.

— Je me suis trompé, on n'était pas sur la même longueur d'onde, elle et moi.

*À quel moment ai-je cru que j'allais pouvoir séduire une femme qui me demande d'avoir impérativement le rectum décapé ?* Mon pote cherche mon regard et je l'admets, il a bien le droit de me taquiner.

— Je croyais que personne ne pouvait résister à ton charme ?

— Il faut croire que ça ne l'a pas fait. Et puis elle était trop grande. Presque aussi grande que moi...

— Où est le problème ?

— La taille de ses mains, pardi ! C'est bien simple, c'est pas des doigts qu'elle a, c'est des bâtonnets de poisson pané.

— Tu exagères toujours. Et tu as pris peur en voyant ses paluches du coup ?

— Elle a enfilé son gant et fait claquer le latex en me demandant de me tourner. Si tu savais... Elle avait ce petit air satisfait...

— Mais tu croyais quoi, sérieux ?

— J'en sais rien... Je m'attendais à tout, sauf à ça. Quand j'ai vu son énorme churros en guise d'index arriver vers mon... je n'ai pas pu la laisser faire !

— Elle a dû en voir d'autre... Ce n'est qu'un toucher rectal, c'est médical.

— Non, si ça démarre par un doigt dans le cul au premier rencard, imagine ce qui peut arriver au prochain rendez-vous.

— Peut-être parce que ce n'était pas un rencard, non ?

— Ça dépend de l'intention qu'on y met derrière. Mais peu importe, tu aurais vu son sourire sadique... Je suis sûr qu'elle se régale à pourfendre ses patients du matin au soir !

— C'est son boulot, Håkøn !

— Je m'en fiche ! Et dire que j'étais à deux doigts de me faire un lavement pour elle...

— C'était ça l'histoire de la poire ? J'aurais pu te conseiller, tu sais ?

— Raye cet incident de ta mémoire. Et efface-moi tout de suite ce sourire moqueur !

— Pardon, c'est nerveux. Et alors, tu t'en es sorti comment ?

— J'ai tout arrêté, qu'est-ce que tu crois ? Et j'ai annulé la coloscopie direct par la même occasion.

— Tu n'aurais pas dû... Håkøn, tu sais que c'est un dépistage préventif, on ne plaisante pas avec ce genre de truc.

— C'est pas un « dépistage », c'est carrément une caméra dans le fion, tu comprends ? Et moi, vivant, jamais rien ne rentrera là-dedans.

L'air frais nous fouette le visage dès qu'on met un pied dehors, et alors que je pense en avoir terminé avec l'interrogatoire, Chiba récidive tandis qu'on avance vers ma caisse.

— Ce n'est qu'une toute petite caméra. Pourquoi tu en fais des tonnes ?

— Bien sûr, toi ça ne te dérange pas... La caméra peut bien rentrer, avec la perche, le micro, l'ingé son, le réalisateur et tout un plateau de tournage !

— T'es bête... N'importe quoi !

— Arrête, t'es une coquine... Tu pourrais accueillir tout Netflix là-dedans, ne dis pas le contraire !

— En fait, ça dépend de la tête de l'ingé son...

— Tu vois, tu te chauffes tout seul.

— Rappelle-moi pourquoi on est encore amis, déjà ?

Un avion déchire le ciel au loin, j'inspire cet oxygène glacial avec un petit rictus espiègle en songeant à sa question.

— Peut-être parce que tu m'as shooté pour ton book et que ma belle petite gueule t'a permis de te faire un nom comme photographe ?

Sous son bonnet, il secoue la tête, faussement dépité par ma modestie toute relative et une vérité qu'il ne peut pas nier. Pourtant, Stellan plonge les mains dans ses poches et objecte, non sans sourire.

— Je pensais surtout à tout ce que tu as fait pour moi.

— Arrête avec ça... On dirait que tu veux me sanctifier à chaque fois que tu remets le sujet sur le tapis.

— Non, je te rassure... Tu n'as rien d'un Saint !

— J'aime mieux ça.

— Tu es souvent insupportable, tu te comportes comme un crétin avec les gens et tu ne respectes rien...

— On va se calmer avec la franchise ?

Son sourire laisse échapper une fine buée ainsi que la suite de mon portrait.

— Mais les nombreuses années passées à se supporter mutuellement, ça compte. Non ?

Il a l'art de me toucher à chaque fois dans le mille, si bien que je soupire.

— C'est vrai, ça compte... Et puis, patienter dans une salle d'attente pendant qu'une femme d'un 1m90 tente de me fouiller en profondeur, ça, c'est la véritable amitié.

Gloussant dans sa veste verte un peu trop étriquée, il ne peut s'empêcher de nuancer en retrouvant une once de sérieux.

— Un véritable ami s'inquiète pour toi, Håkon. Et si on te retrouve une grosseur à toi aussi ?

Chiba se stoppe devant mon 4x4 et appuie sa question d'une main sur mon bras. Je vois bien à son visage d'éternel adolescent qu'une pointe de peur trahit ses états d'âme. Une trouille qui ne m'atteint pas et que j'envoie valser d'une simple phrase.

— Ce n'est pas parce que mon père a eu un petit pépin que je suis dans le même cas de figure.

— Ça, tu n'en sais rien. Il va mieux, au fait ?

Un blanc. Instant de flottement, les clignotants de ma Skoda meublent mon silence et je contourne ma caisse pour prendre le volant.

— De ce côté-là, tout va bien. Mais je dois passer le voir justement...

Et quand on parle du loup, mon téléphone se met à sonner. Un appel émis par un numéro que je ne connais que trop bien et qui me noue l'estomac. Voyant que je me décompose devant mon écran, Stellan fronce des sourcils.

— C'est la clinique ?

— Oui, une seconde... Je dois répondre.

Avec un soupçon d'appréhension, je décroche et reconnais immédiatement la voix de la cheffe du service comptable dans lequel est interné mon père. Mais pas du tout pour son côlon.

— Monsieur Sundback ?

Un tout petit « oui » s'échappe de ma gorge de plus en plus serrée. Je ne suis plus d'humeur à fanfaronner, on dirait que les ennuis me rattrapent.

— Je vous ai laissé une dizaine de messages sur votre répondeur.

— J'ai eu un souci avec mon opérateur. J'étais à l'étranger. C'est à quel sujet ?

*J'ai surtout fait l'autruche et vidé ma boîte vocale d'un coup, sans rien écouter, en ayant pertinemment conscience de l'objet de ses appels.*

— Nous sommes à deux trimestres non réglés, monsieur.

— Oh, ça...

J'adresse un regard crispé vers Stellan qui n'en manque pas une miette, j'inspire profondément, avant d'improviser comme je sais le faire.

— Vous savez que les primes versées aux pilotes de longs courriers chez Viking Airlines sont retardées cette année ?

Mon frère roule de grands yeux écarquillés et manque s'étrangler alors que j'assure à mon interlocutrice que tout sera réglé sous peu.

— Je pensais être payé en revenant de New York. Sitôt que la direction aura négocié avec le syndicat, le versement des primes sera régularisé par la compagnie. C'est une question de jours, je vous le garantis.

— Je l'espère, Monsieur. Sans quoi nous ne pourrions plus prendre en charge votre père.

Je me gratte le cou comme si je cherchais inconsciemment à me défaire de la corde que cette phrase vient d'enrouler autour de moi.

— Ce n'est qu'un insignifiant contretemps. Considérez que le sujet est clos, l'argent n'est pas un problème. Comment va-t-il ?

— Je l'ignore, je m'occupe seulement des chiffres. Mais je vois dans son dossier qu'il cherche régulièrement à s'échapper. Il n'est pas un patient commode.

— J'en ai pleinement conscience... Vous vous en doutez.

— Puis-je compter sur vous pour faire le nécessaire et solder vos mensualités d'ici la fin de la semaine ?

— Plutôt la semaine prochaine, je m'envole pour les Maldives ce week-end, je risque d'être limite.

J'entends d'ici Chiba s'offusquer dans mon dos, je raccroche sur une formule de politesse et une pirouette avant qu'il ne me saute dessus.

— Ah, ouais ! Tu es pilote de ligne, maintenant ! Carrément !

— Je ne sais pas, j'ai vu un avion dans le ciel, j'ai improvisé. Il faut voir les choses en grand !

— En grand ? Dixit le mec qui nourrit des saumons et prétend être prof de fitness...

— Des poussins, pas des saumons. Je suis écœuré de la poissonaille.

— Des poussins ? Sérieux, tu bosses dans la volaille ?

— Chez Khüne, c'est triste mais j'ai rien trouvé de mieux...

— Pourquoi tu ne m'as rien dit ?

— À quoi bon ? De toute façon, c'est terminé, ça aussi.

— Attends, Neuf ? Tu n'as plus de boulot ? Pourquoi tu ne lui as pas demandé un délai ou un échéancier ?

— Ça va pas ou quoi ? Et pourquoi pas lui dire la vérité tant que tu y es ? J'ai simplement débité ce qu'elle avait envie d'entendre ! Les gens sont comme ça.

Désespéré par ma vision du monde, Chiba s'engouffre dans la Skoda, et j'en profite pour consulter le solde de mon compte en banque. Clairement, mes finances ne vendent pas du rêve, ce n'est même plus être dans le rouge dans mon cas : j'arrive à un stade où je peux entendre ma carte bancaire sangloter.



Avec une petite pensée pour mon conseiller financier en dépression, j'entre à mon tour dans l'habitable et je me sens pour la première fois au pied du mur. Mon couple est assis sur une caisse de TNT, mon bobard de la salle de sport s'essouffle, le chômage me pend au nez et mon quotidien s'annonce de plus en plus en compliqué avec l'ombre de mon père planant sur mes projets. Si bien que je n'ai plus d'autre option que d'avouer la vérité à mon pote. Conscient de toucher le fond, je reste immobile une longue seconde, le regard dans le vague, la main sur le volant tandis qu'il pianote sur son mobile, l'air renfrogné. *Allez, courage. Il peut tout entendre, c'est comme ton frère. Lance-toi, ça ne peut pas être aussi terrible que de se rincer le fion.*

— Dis, Stellan ? Tu crois que tu pourrais me dépanner ? Je suis à sec.

— Tu te fiches de moi ? Je viens de te verser ton loyer !

— Il me faudrait bien plus qu'un loyer...

— Je suis photographe, pas banquier ! Zut, Håkon !

— J'ai vraiment besoin de ton aide.

— Non, ce n'est pas de mon aide dont tu as besoin. Il te faut un vrai job.

Ma gorge se serre, et sa remarque m'éclabousse d'une mélancolie inexplicable.

— J'avais un vrai job...

*Dans une autre vie, et j'ai tout fait foirer pour ne pas changer.* Il bat des cils, une bonne dizaine de fois et croise ses jambes avec un raffinement qui m'espantera toujours autant. Puis il me fixe d'une manière étrange, alterne des regards insondables entre mon visage et son téléphone avant de se racler la gorge.

— Et tu étais doué, d'ailleurs.

— C'était... C'était il y a une éternité. Inutile de remuer le couteau dans la plaie.

Hochant du bonnet, il acquiesce en silence et enserme un peu plus son portable pour reprendre d'une voix plus claire.

— Et si j'avais un boulot pour toi ?

— Dans quoi ?

— Ton domaine de prédilection.

— Le porno ?

— Stupide individu ! Dans la publicité, Håkøn. Je te parle d'une agence de pub.

Je me redresse d'un coup sur mon siège puis délaisse le volant afin de mieux le contempler et chercher à savoir s'il se fout de moi ou s'il est sérieux. Mes questions s'embrouillent, je bredouille quelques syllabes inaudibles et Chiba éclaire mes lanternes.

— J'ai shooté en sous-traitance pour cette boîte, il n'y a pas si longtemps. Et j'ai sympathisé avec Joakim, l'assistant du boss. Ce petit jeune est dans ses petits papiers. Et si j'en crois son texto...

Il brandit fièrement son écran et illumine son minois angélique d'un sourire triomphant.

— ... Ils recrutent actuellement. Ils font passer des entretiens suite à une restructuration. Une histoire étrange de scandale en interne, apparemment...

— Vraiment ?

— Si je te le dis, et c'est bien payé à ce qu'il paraît.

— Et ils recrutent des créatifs dans cette boîte ?

— Pile-poil ton profil. Je peux donner un coup de fil pour que tu passes en priorité. Mais...

Dégainant un stick de Labello, il hydrate ses lèvres et change complètement d'expression, pour adopter une posture strictement à l'opposé de ses mœurs : impénétrable.

— Mais quoi ? Dis-moi ! Accouche !

— Il faut que tu saches que cette agence a une réputation un peu particulière...

— C'est-à-dire ?

— Tu es chaud ou pas ? Car c'est assez « spécial »...

— Mais bien sûr que je suis chaud ! Tu vois ma tête ? Je ne rêve que d'une chose, c'est de retrouver un poste comme celui-ci ! Allez, envoie la sauce que je postule illico !

Hélas, c'est l'ascenseur émotionnel. J'ai cru avoir droit à un Noël avant l'heure et je déchanté dans la seconde qui suit. Je n'aime pas quand Chiba se frotte les mains nerveusement, encore moins quand il baisse les yeux et prend sa petite voix en laissant son regard fuir loin de moi.

— Il est de notoriété publique qu'ils ne recrutent que des... des gens comme moi.

— Des petits bruns au style métro ?

— Des gays, Håkon. Des homos.

— O.K., c'est mort. Impossible !

— Sûr ?

— Certain. Tu aurais dû me voir avec une poire à se laver le cul pour comprendre que je ne suis pas l'homme de la situation.

— Personne ne te demande de te laver le cul.

— Peu importe, laisse tomber.

— Pourtant, tu m'as prouvé à maintes reprises ton ouverture d'esprit.

— Je veux bien avoir l'esprit ouvert mais pas le rectum.

— C'est un poste de créatif, on ne te demande pas d'être un esclave sexuel dans une backroom.

— On oublie cette histoire. Je te dépose chez toi.

Non pas que je sois hostile à l'homosexualité, ce n'est pas du tout la question, mais je ne me vois pas baigner dedans 5 jour sur 7, du matin au soir. J'ai l'habitude de mentir comme un arracheur de dents, mais de là à endosser un rôle aux frontières de ma virilité... c'est hors de question. Stellan ne semble ni surpris, ni vexé, et murmure un « comme tu voudras » laconique avant de s'installer confortablement au fond du siège et de reprendre un ton plus haut.

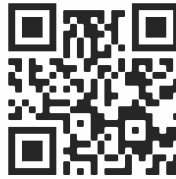
— Mais tu loupes une sacrée opportunité. Je te croyais gravement dans la mouise...

*Peut-être.* Mais je suis déjà en train d'ériger mon plan B. Un plan n'exigeant pas de maquiller ma nature profonde, un stratagème qui nécessite de revenir chez Diana pour parer au plus urgent en m'abaissant à la pire chose qu'un futur-ex petit copain puisse faire : lui taper du fric en son absence afin que mon père ne soit pas mis dehors. Sur cette triste décision, je soupire et mets le contact.

— Je vais trouver une solution.

## 2

Håkon



Stellan est rentré à bon port, en prêchant une dernière fois pour le job du siècle sur le trajet. Je n'ai pas décroché un mot, même si cette histoire de recrutement est déjà oubliée en ce qui me concerne, parce que j'ai d'autres choses en tête. Je pile sur l'avenue à deux pas de la place Stureplan, et me gare en double file, warnings allumés. *Action*, mon plan est on ne peut plus simple. Primo, je vais monter chez Diana, foncer dans la chambre à coucher, vider sa boîte à billets. Deuxio, j'ai l'intention de rassembler toutes mes affaires et de disparaître dans son dos comme un affreux salaud. Tertio, je n'aurai plus qu'à faire le mort et me débrouiller pour ne jamais la recroiser si je veux survivre en un seul morceau.

Le cœur tapant, j'emprunte les escaliers puisque l'ascenseur me boude et je me jette sur la porte d'entrée au 3<sup>e</sup> étage, complètement essoufflé. Je tends l'oreille avant d'introduire ma clé, vu l'heure qu'il est, l'impératrice des fractures nasales doit être en train de suer sang et eau en poussant des cris de grizzlis castrés sur le ring, encouragée par un viking assoiffé de sang.

Je ne sais pas pour quelle raison je pénètre dans son domicile sur la pointe des pieds, et lorsque je me rends compte être seul, je me

rue vers sa piaule avant de plonger dans son placard, tête la première, histoire de fouiller ses étagères à la recherche de sa boîte à cash. Comme un cochon en quête de truffes, me voilà à quatre pattes entre ses soutifs et ses chaussettes, *Bingo !* Je vide sans attendre ses économies et je dissimule son bas de laine dans mon blouson en me jurant de ne plus jamais tomber aussi bas. Reste à prendre mes fringues ainsi que quelques babioles et à me tailler d'ici pour de bon. J'ai tout juste le temps de remettre ses effets personnels en ordre lorsqu'une ombre plane sur ma pathétique tentative.

— Tu fais quoi ?

Volteface, *oh merde*, elle a l'air furieuse ! Je m'adosse au placard, je pourrais épouser la porte tellement je me plaque contre celle-ci, on dirait une tranche de jambon dans son blister. Je me liquéfie, avec la sensation de passer au détecteur de mensonges.

— Tu attendais quelqu'un, peut-être ?

— Diana ? Tu... Tu n'es pas à l'entraînement ?

— Je devais y aller. Mais...

Bras croisés, muscles bandés, elle a ce regard noir qui me détaille alors que je sens ma dernière heure arriver.

— Mais ?

— Au moment de partir, j'ai reçu de la visite. Une certaine Erika est passée. Ici, même.

*Nom de Dieu ! Je crois que j'aurais préféré qu'elle me prenne en flag avec les billets dans les mains.* Je tente de garder mon calme et de ne pas me transformer en flaque sur le sol, parce que je vois d'ici la suite se profiler.

— Erika ? ça ne me dit rien...

*Comment cette aventure d'un soir a pu retrouver l'adresse ou je crèche ?*

— Pourtant, elle, elle te connaît.

Diana serre les poings, sa mâchoire se verrouille et, *bonté divine*, il ne lui manque plus que le protège-dents, elle va me refaire le portrait, c'est une certitude.

— Cette pétasse est une collègue à toi.

— Non.

— C'était pas une question ! Bien sûr que si !

*Tais-toi, ne dis rien.* Ça ne ferait qu'aggraver mon cas. Je déglutis, tente de me fondre avec le placard, en me répétant qu'avec un peu de chance, je peux me glisser comme une escalope de dinde le long du mur et gagner la sortie. Mais Diana effectue un pas vers moi.

— Enfin, elle « était » une collègue. Pas vrai ?

— Diana, écoute... Je...

— Ferme-la où tu ne ressors pas d'ici vivant ! C'est en pensant à elle que tu te branlais dans la salle de bains ce matin ?

*Si tu savais...* Elle respire comme un animal de la forêt, me lance des regards débordant de haine et de dégoût. Ok, donc je suis clairement sur le point de me faire charger par un sanglier blessé, je peux déjà numéroter mes abattis.

— Ce... C'est pas du tout ce que tu crois.

— C'est clair. Je croyais que tu bossais dans la salle de sport où je m'entraînais avant. Mais j'apprends qu'au bout du compte, tu étais dans le poulet.

— Les poussins, techniquement parlant.

— Ta gueule ! T'étais dans le poulet et tu baisais cette... cette...

*Pintade ? ça colle bien.* Mais les yeux de mon ex-boxeuse se mettent à luire d'une tristesse infinie et m'ôtent toute envie de faire le mariol à haute-voix.

— Håkøn, qu'est-ce qu'elle a de plus que moi ?

— Tu n'y es pour rien, c'est... c'est un malentendu...

Diana avance vers le lit comme elle progresserait au milieu d'un ring sur lequel je n'ai pas l'intention de me défendre tant je suis fautif. Me bloquant le passage, elle me coince dans les cordes et je redoute cette seconde où sa mandale va faire craquer mon nez dans une effusion de sang que j'aurai largement mérité.

— J'ai toujours su que tu allais me faire souffrir, j'aurais dû écouter mon coach. Jørgen avait raison à ton sujet.

— Tu... Tu te fais une fausse idée, je t'assure.

Je lorgne désespérément la sortie de l'octogone, esquissant un pas de côté, mais elle me barre la route en cherchant des réponses que je n'ai pas.

— Pourquoi tu me fais ça ?

Je secoue imperceptiblement la tête, je ne sais jamais quoi faire quand mes bobards sont à découvert, en général je prends la tangente avant. Elle plaque sa main contre l'armoire pour me dissuader de bouger provoquant un bruit sourd contre le placard qui me glace le sang. La championne de Suède en super-lourds me défie alors du regard.

— La seule chose que j'aurais pu te pardonner, c'est que tu aimes les hommes. Mais me tromper avec cette pétasse... ça me donne envie de cogner, t'imagines même pas !

Le souffle court, à deux doigts de me faire lyncher, j'entends encore les mots de Stellan, sa proposition de job revient au galop en même temps que la notice de la poire... Et pour ne rien changer à mes habitudes, une étincelle dans ma tête déclenche une improvisation absurde qui vise à la prendre aux mots.

— Justement... C'est de ça que je voulais te parler un peu plus tôt.

— De tes infidélités ? De tous tes mythos sur ton job ? De notre couple qui ne ressemble à rien ?



— Je suis gay, Diana.

— Pardon ?

Je crois qu'en 28 combats, elle n'a jamais pris une gifle pareille. Ma camionneuse recule, vacillant face à mon coming out factice. Il paraît que plus c'est gros, plus le mensonge passe. Alors j'enfonce le clou.

— Je... Oui, j'aime la bite.

*Je n'arrive pas à croire que ces mots sortent de ma bouche. Diana baisse la garde et me dévisage d'une lueur incrédule. Seigneur, ça marche !*

— Qu'est-ce que tu dis ?

— Je... Je mange du gland... J'adore prendre cher. Mais genre, violent. Par exemple, ton entraîneur, Jørgen, il m'excite carrément.

*Victoire par K.O. Mais je l'achève au sol.*

— Et je suis addict à la poire. Je me rince le fion tout le temps, c'est ce que je faisais dans la salle de bain, ce matin. Tu la verras dans la poubelle, tu peux vérifier...

*Toujours un soupçon de vérité pour bétonner le pipeau, c'est la règle d'or.*

— Tu... mais... Alors, c'est pour ça que... au lit... tu... ?

*Non, je bandais un peu mou sous la couette parce qu'il fallait vraiment être mort de faim pour venir entre tes jambes. Mais je m'enfonce dans le bobard, j'opine de la tête et ferme longuement les paupières pour mieux la rassurer.*

— Exactement...

— Tu déconnes ?

— Pas du tout. Je préfère qu'on me casse les pattes plutôt que la figure. Avec une barbe, des boules et une vraie queue de cheval, t'aurais peut-être été l'homme de ma vie.



Le vent frais agresse ma pommette qui enfle à vue d'œil, et mes affaires valdinguent sur le trottoir depuis la fenêtre du 3<sup>e</sup> étage. Cette pluie d'effets personnels sur la place publique, je l'ai méritée, tout comme cet œil au beurre noir. Toutefois, j'estime que les choses auraient pu être pires, je suis encore entier, elle n'a même pas cassé mon pif. Alors que Diana meugle comme un supporter du RC Malmö d'aller me faire enfler, je ramasse sous le regard curieux des passants, mes mangas à terre, quelques fringues et la biographie de mon héros, Christophe Rocancourt.

Une nuée d'insultes s'élèvent au-dessus de la place et du champignon en acier post-moderne où les gens aiment bien se réunir pour discuter, pendant que j'enfourne ce qu'il reste de ma vie dans la voiture avant de partir sans demander mon reste. Ma seule option maintenant, c'est de revenir en colocation avec Chiba, dans mon ancien appart et d'essayer de reprendre ma vie en main. *Retour à la case départ*, je profite d'un feu rouge pour compter mon butin en frissonnant à l'idée du sort que me réservera l'autre teigneuse quand elle va se rendre compte de mon larcin. Il y a tout juste l'équivalent d'un trimestre pour la clinique de mon père, mais bien assez pour qu'elle me refasse le portrait. À ce propos, je m'examine dans le rétroviseur et tâte ma joue rougie, me demandant par la même occasion comment j'en suis arrivé à devoir me faire passer pour un gay. Je n'ai pas la réponse, tout ce que je sais en revanche, c'est que ce n'était pas si difficile, contrairement à ce que j'aurais pu penser. Diana y a cru sans que j'ai besoin de forcer. Et c'est sur ce constat que j'envoie un message à mon frère de cœur.

« Fais-moi un peu de place. J'arrive en catastrophe... »

« Le bulldozer t'a foutu dehors ? »

« C'était inévitable... Tu peux m'en dire plus sur ton fameux job ? »

# 3

Håkon



Revenir à Kista, dans les quartiers nord et populaires, est l'aveu d'un lamentable échec, une nouvelle page se tourne, à moins que je revienne toujours au sommaire. En témoigne cette résidence pourrie en bordure de voie rapide où se trouve mon clapier dans le bâtiment bariolé. Ici, ça sent le poisson frit, les épices venues d'ailleurs, l'huile de vidange et la voiture fraîchement brûlée, pourtant c'est chez moi. J'ai pensé pouvoir m'en défaire avec quelques tours de passe-passe, mais il faut croire que l'odeur du bas de l'échelle me colle à la peau. Garé aux pieds des tours multicolores, je rassemble mes affaires à la hâte, la vessie pleine, et je me replie chez mon photographe préféré en essayant de ne pas songer à quel point cette journée s'emmanche mal.

C'est donc dans la peau d'un chômeur-menteur-voleur et célibataire que je retrouve ce modeste appartement avec tellement de vis-à-vis que j'ai l'impression d'aller pisser au milieu du Zénith plein à craquer. Dans cet immeuble, si on a le malheur de péter au 5<sup>e</sup> étage, on entend les turcs du rez-de-chaussée répondre « à tes souhaits ». Il m'est même arrivé d'être à deux doigts de venir dans la chambre de mes voisins de palier, juste pour caler un vieux pull entre leur tête de lit et la cloison qui nous sépare afin de pouvoir

continuer à regarder la télévision sans avoir l'œil qui saute à chaque fois que madame se fait culbuter.

Heureusement, à l'exception du matériel studio de Stellan qui traîne ici et là, rien n'a vraiment changé. Les murs plus tout à fait blancs accueillent encore mes affiches collecteurs de publicités d'un autre temps, mon vieux canapé rouge n'a pas bougé de place, ni mon aquarium, et Chiba fait toujours partie des meubles Ikea : il s'occupe au moins de mes poissons, c'est déjà ça. Fidèle au poste, il est le seul à supporter mes innombrables défauts et prend la peine de me sortir un peu de glace du frigo afin d'éviter que ma pommette ne double de volume. Puis il passe du rôle d'infirmière à celui de thérapeute lorsqu'il s'installe dans le cuir rouge, les jambes croisées.

— Eh bien, le bulldozer a une sacrée droite. Qu'est-ce qu'il s'est passé ?

— Ce qui devait arriver a fini par se produire... La page est tournée.

— Tu... Tu veux reprendre ta chambre ? Je peux dormir dans le clic-clac du bureau.

— Non, ça ira, merci. Je vais me contenter du coin bureau, ce n'est que temporaire. Surtout si je décroche ce job.

*Désolé vieux frère, je ne lâche pas le morceau.* S'il n'a pas répondu à mon dernier texto, j'ai bien l'intention d'obtenir ce boulot, quitte à malmener un peu mon conseiller pôle emploi au grand cœur. Stellan bat des cils, et je vois bien qu'il se mord les joues en me détaillant de bas en haut, j'ai la désagréable sensation que le vent a tourné ou qu'il a revu ses positions à ce sujet. Troublé par son silence, je délaisse les glaçons qui n'ont aucun effet et je m'installe face à lui, au ras du sol, une fesse sur cette table basse au nom imprononçable. L'œil vif, la voix claire, j'insiste avec une sincérité qui me fait habituellement défaut.

— Je suis très intéressé par cette offre d'emploi. Vraiment.

— Je croyais que c'était mort ?

— Il n'y a que les imbéciles qui ne changent pas d'avis.

— À ce propos... Tu sais, Håkøn... J'ai bien réfléchi, et ce n'est peut-être pas une si bonne idée que ça. Je me suis enflammé.

Le visage barbu de mon père apparaît soudainement dans mon esprit, et sa situation me noue l'estomac, je ne peux plus reculer. L'étau du destin se resserre, et je n'ai pas dix-mille options. Papa ne peut pas être privé de soins, ni éjecté loin d'une équipe capable de le « contenir ».

— J'ai plus vraiment le choix, Chiba. Je ferai ce qu'il faudra. Tu peux me filer plus d'infos ? C'est quelle agence de pub, au juste ?

— Djupe<sup>4</sup>.

— Pardon ?

— Tu connais ? Pourtant ça fait un bail que tu as raccroché...

— Non, je connais pas ! Mais tu veux que je postule dans la peau d'un homo, pour une boîte dont le nom veut dire « profond » ?

— Tu vois bien que ce n'est pas une bonne idée. Vaut mieux oublier !

*Il a peut-être raison.* Massant mes tempes, j'admets que la seule branche à laquelle je peux m'accrocher ne m'enchant pas vraiment. Je laisse pourtant mon regard courir sur le salon et je m'arrête sur cette publicité mettant à l'honneur les yaourts Skür : mon seul exploit professionnel, mon plus beau fait d'armes dans le marketing. Et mon plus gros désastre par la même occasion. Un soupir de ma part déchire le silence, suivi d'un cri du cœur.

— J'ai besoin de rempiler, Stellan. Il le faut, pour mon père. Je sais que je peux y arriver.

— Je n'ai aucun doute sur tes compétences, mon vieux. Encore moins sur tes intentions... C'est juste que...

— Que quoi ?

---

<sup>4</sup> Profond. Mais tu vas le lire trois lignes plus tard dans le dialogue. Cette note ne sert à rien, on est tous d'accord.

— Tu transpires l'hétéro à dix kilomètres à la ronde. Regarde-toi...

Intrigué, je cède à son geste qui me désigne de bas en haut et contemple mes fringues d'un œil nouveau. Je n'ai pas l'impression qu'un blouson en cuir, un pull à col roulé noir et un jean délavé soient l'incarnation d'un style vestimentaire spécifique aux amoureux du clito.

— Qu'est-ce que ça peut bien faire ? Après tout, je peux très bien être un gay qui se fringue comme un hétéro. Ça existe, non ?

Chiba retire son bonnet et le balance sur l'accoudoir comme on jetterait l'éponge. Se pinçant l'arête du nez, il s'enfonce dans le canapé et me laisse penser que je n'ai aucune chance, mais je ne me laisse pas abattre pour autant.

— J'ai juste à laisser penser qu'on me cuisine la rondelle à longueur de temps et que j'en raffole ! Non ?

— Zéro crédibilité. Ça ne passera jamais.

— Je sais être convaincant. Et puis je te fréquente assez pour me sentir inspiré.

— Inspiré ? Tu vas surtout fouler au pied tous les clichés, je te connais !

— Tu paniques pour rien. Je peux faire avaler n'importe quoi à n'importe qui. Même à propos de mon trou de balle. Laisse-moi une chance de rentrer dans leur case !

— Tu ne comprends pas, ce n'est pas une simple case ni une histoire de trou de balle. C'est leur culture d'entreprise, leur ADN. Ils le défendent, et cette agence attire des clients qui ont la même sensibilité.

— Qu'à cela ne tienne, je serai homo jusque dans l'ADN ! Je te trouve déjà bandant, tu vois que ça marche !

— Je crois que tu ne réalises pas bien. Il ne suffit pas d'arriver comme un beauf en criant « Coucou, la sodomie c'est la vie ! » pour duper les équipes.

— Peut-être mais aucune entreprise n'a le droit de recruter ou d'évincer un candidat en fonction de ce qu'il fait avec sa queue, non ?

— Bien sûr... C'est bien connu. Comme aucune boîte n'écarte un CV en fonction de la couleur de peau sur la photo. Et pourtant...

— Eh bien, je vais assurer au grand patron, les yeux dans les yeux et le plus sincèrement du monde, qu'on a la même passion du gland, et voilà, l'affaire est pliée.

— Tu t'entends parler ? J'ai déjà honte pour toi, ça ne marchera jamais.

— Et pourquoi pas ? Je ne vois pas où est le problème... Et puis, je te rappelle que c'est toi qui m'as chauffé sur ce poste !

Cette fois, ma réponse le désespère, il s'en masse les paupières et murmure ses regrets.

— Je ne sais même pas comment j'ai pu croire que ça allait le faire...

— Oui, eh bien maintenant que tu m'as branché sur le coup, je veux le tenter !

Les épaules basses, Stellan souffle profondément, je le sens abattu et légèrement résigné. Le poignet aussi souple que l'index, mon frère semble détailler tout ce qui ne va pas chez moi puis lorgne mes sneakers montantes avec un petit rictus dédaigneux. Là, je me sens totalement perdu quand il reprend.

— Si tu veux avoir la moindre chance... Faudra probablement changer tout ça...

— Même mes pompes ? Pas mes Patrick Ewing<sup>5</sup> ! C'est non négociable. Elle viennent des states ! C'est une série limitée « Jermaine Dupri » !

---

<sup>5</sup> Patrick Ewings, pivot emblématique chez les Knicks de New York sous le dossard n°33 (1995-2000). Il exploite la marque Ewing Athletics, dont

Alors, oui, je crève la dalle, bien sûr... je suis criblé de dettes, mais cette paire de godasses est le seul luxe qu'il me reste. On peut me demander beaucoup de chose mais pas de m'en défaire. Exhibant fièrement mon 45 blanc et rouge sous son nez, j'espère qu'il comprend que même dans le rôle d'un menteur à voile ou à vapeur, je n'abandonnerai pas mes chaussures.

— Va pour tes « Patrick Ewing »... Je parle plutôt de ton attitude, de ta posture... Parce que le big boss là-bas a la réputation de ne pas vraiment être un rigolo, il va te griller en 10 secondes chrono.

— Quelle posture ? ça se voit à l'œil nu que je ne suis pas du même bord ?

— Eh bien par exemple, là, tout de suite... Tu pourrais ne pas te gratter les testicules en me parlant et serrer un peu tes jambes. Il y a du laisser-aller.

— Je ne me gratte pas, je me remets en place.

— Charmant. Tu peux oublier cette vilaine manie de beauf pour commencer, et cesser de t'avachir, ça serait un bon début.

— Je ne suis pas un beauf !

— Tu es pire par moment, on dirait un cliché !

— Tu n'as jamais besoin d'avoir le paquet au bon endroit ? C'est l'apanage des hétéros ?

— C'est surtout l'apanage du beauf !

— Arrête de dire que je suis un beauf ! Comment on s'y prend pour jouer les distingués ?

— Moi, je croise les jambes, c'est plus subtil. Même si le bonbon colle au papier, un peu d'élégance, quoi !

— En général, mon bonbon ne colle qu'après avoir donné de sa personne mais j'en prends bonne note.

— Rooh... mais tu t'entends ? Quel prétentieux !

— Oui, bon... Ok, en ce moment, je suis au régime... parce qu'avec l'autre bulldog et son protège-dents...

— Beurk, arrête ou je te balance ce coussin à la figure !

---

l'auteur de ce livre, ton fidèle serviteur, est un grand fan. Oui, je porte les chaussures de mon personnage. (ou alors c'est l'inverse ?)



Avec une pointe d'écœurement légèrement surjouée, Stellan mime un frissonnement puis lève les yeux au ciel et s'empare du coussin qu'il caresse comme s'il s'agissait d'un animal de compagnie capable de ronronner.

— On corrigera aussi ta façon de parler. Mon Dieu, il y a du boulot...

— Autre chose à changer chez moi tant que tu y es ? Tu veux me faire rouler des hanches, modifier ma voix, me maquiller ou m'apprendre des petites manies précieuses ?

— Pas la peine de te faire passer pour une grande folle.

Je me prends le coussin en pleine tronche, et il reprend, la main posée sur le torse.

— Je vais déjà essayer d'appeler Joakim en lui vantant tes mérites pour te dégouter un entretien. Ensuite on se chargera d'affiner ta manière d'être et ton look sans tomber dans le cliché.

Bien qu'un peu vexé de n'être qu'un « beau » hétéro à ses yeux, j'approuve le programme en hochant de la tête et le remercie de prendre le risque de me pistonner. Je lui assure que je suis prêt à tous les sacrifices, Chiba sourit timidement, je le sens de moins en moins sûr de lui et c'est ce qui rend son coup de pouce d'autant plus touchant. Je l'observe s'éloigner pour téléphoner au calme dans la chambre à coucher et je le retiens en lui promettant, un ton plus bas, qu'il ne sera pas déçu, que je ferai tout pour que cet entretien soit un succès. Mon petit frère aux cheveux raides me fixe un instant, considère sans doute la situation, puis desserre enfin la mâchoire.

— Ne déconne pas, Håkon. Ils sont connus dans le milieu... si tu foires ton coup, tu vas me fermer beaucoup de portes pour mes photos.

— Je passe ma vie à mentir, je crois qu'avec un peu d'effort, je peux être dans le rôle de qui tu veux. Et puis, j'étais publicitaire, tu le sais. Je suis fait pour ce job, tu ne le regretteras pas.

J'ai droit à un rictus peu convaincu, puis à la porte fermée. L'envie d'écouter ce qu'il raconte à mon sujet me tараude, mais c'est mon propre mobile qui contrarie mes plans. Le numéro de la clinique s'affiche à l'écran, *encore* ? J'hésite à laisser pisser, mais une violente intuition me pousse à prendre l'appel.

— Monsieur Sundback ? C'est à propos de votre père...

Une main sur la poche de mon blouson, je palpe les billets bien mal acquis et coupe la parole de mon interlocuteur avec un brin d'agacement.

— Écoutez, j'ai déjà répondu aux relances de votre service comptable. Je vais rapidement passer vous régler un trimestre avant de décoller pour les Maldives. Dès que la compagnie aérienne aura versé les primes, je...

— Je ne vous contacte pas à propos des mensualités. Torsten Sundback multiplie les crises. Il vient d'agresser une aide-soignante.

— Comment ça « agresser » ?

— Avec un parapluie.

— Vous le laissez avec un parapluie ? Comment c'est possible ?

— Ne remettez pas la faute sur notre établissement. La coupe est pleine, monsieur. Ses tentatives d'évasion épuisent notre équipe, mais cet incident est le dérapage de trop.

— Non, mais ce n'est pas votre boulot d'éviter les dérapages chez vos patients ?

— Mon travail, Monsieur, c'est de les stabiliser, de traiter leurs troubles mentaux, pas de jouer au gendarme toute la journée. Votre père est ingérable, il demande à vous voir et je vous conseille de venir sans tarder.

D'une voix rauque, avec la gorge nouée et l'estomac à l'envers, je souffle un tout petit « oui », après avoir lancé un regard vers la porte derrière laquelle Stellan scelle mon avenir professionnel. J'inspire un grand coup et reprend, presque résigné.

— Très bien, je pars tout de suite. Essayez de l'apaiser en attendant mon arrivée.



Tout juste le temps de prévenir Chiba sans rentrer dans les détails, je détale en quatrième vitesse en direction du sud, vers Stadshagen. J'ai toujours une boule au ventre en débarquant au Norra Stockholm Psykiatri, c'est stupide, mais inconsciemment, j'ai une peur systématique de ne pas ressortir d'ici à chaque fois que j'y mets les pieds. J'avoue avoir la hantise de la folie, une part de moi n'arrive pas à se sentir à l'abri de disjoncter un jour pour de bon. J'ai beau me répéter que je ne suis pas comme mon père, l'hérédité me terrifie au moins autant que la petite fusée vers le trou noir.

Par-dessus tout, je déteste ce complexe tout en briques, encore plus les couloirs aux murs décorés par les pensionnaires avec des dessins aussi vilains que nombreux. Là-dedans, c'est difficile de savoir si on se trouve dans le musée des horreurs ou dans une école maternelle. Après avoir réglé une part de mon solde à l'accueil, en essuyant un sacré savon passé par la comptable à qui je décerne la palme du mauvais goût vestimentaire et de la permanente la plus moche de toute la Suède, je me fais outrageusement allumer par la gentille secrétaire. Deux salles, deux ambiances. D'un bureau à l'autre, je bascule d'une vieille fille acariâtre et imbisable à une petite bombe qui n'a pas froid aux yeux. En mode impudique et affamée, elle me dévisage comme si j'étais un pot de Nutella si bien que je pourrais en avoir la cuillère qui frétille. Celle-ci n'hésite pas à me laisser son 06 au dos de la facture, accompagnant son geste d'un clin d'œil sans équivoque, mais je ne suis vraiment pas dans l'optique de satisfaire qui que ce soit aujourd'hui. Surtout pas en ce moment et encore moins ici.

Ni une, ni deux, je me rue dans la section S, là où la raison s'arrête aux portes coupe-feu mauves. Entre les chansons de dessins animés et les cris de mouettes émis par une sexagénaire très en forme, le numéro de téléphone de la secrétaire n'est plus qu'un détail futile. Avec les hormones aux abris, je longe la salle commune qui pue la purée industrielle, inquiet de ne pas voir mon père avec ses confrères et je me casse le nez sur le chef de service qui me harponne aussitôt.

- Monsieur Sundback, merci d'être venu si vite après mon appel.
- Où est mon père ? Comment va-t-il ?
- Il est en chambre. Ce n'est pas un bon jour pour lui.
- J'ai cru comprendre. Et l'infirmière blessée ?
- Elle a pris une baleine dans l'œil, elle est arrêtée pour la journée.
- Pour une baleine ?

Mon esprit dédramatise aussitôt, je m'attendais à bien pire, mais la mine du thérapeute en blouse blanche ne présage rien de bon.

- Écoutez monsieur Sundback, Torsten est malheureux comme les pierres ici. Il fait tout pour s'enfuir, tout le temps.
- Vu l'odeur de popote qui règne dans cet établissement, j'en ferais autant.
- Je suis sérieux. Votre papa vous réclame à longueur de journée.
- Je sais, j'en ai parfaitement conscience...
- Il est devenu agressif, il ne se nourrit presque plus.

*En même temps, si les repas ont le goût de ce que ça sent...*

- Je peux le voir ?
- Je vous y invite. Et je vous invite même à le récupérer.
- Pardon ?
- Vous m'avez bien entendu.
- Là ? Tout de suite ? Mais...

Une main dans mon dos, ce type frisé aux lunettes rondes m'accompagne dans l'autre couloir en reprenant plus sérieusement.

— Votre dossier est au contentieux depuis un moment, si j'ajoute à cela le comportement de votre père, vous comprendrez qu'il n'est plus possible de continuer ainsi.

— J'ai réglé à l'instant la moitié de ce que je vous dois.

— Ce qui ne change pas le problème de fond. C'est une décision collégiale.

— Donc... Vous... Vous avez choisi, tous ensemble, de le virer ? Comme ça ?

— Votre père approuve, il n'attend que ça.

Sa petite tape sur mon épaule scelle un verdict qui ne m'arrange pas du tout. Je l'aime plus que tout, mais papa demande tellement de patience et de vigilance que je ne me sens plus capable de l'avoir à la maison. Et tandis que je m'offusque en balbutiant des bouts de phrase, le toubib retire ses cluques<sup>6</sup> et dégage une tablette de comprimés roses.

— Il est entré ici de son plein gré, il peut en sortir s'il le désire.

— Et si je ne suis pas d'accord ? Enfin, je veux dire...

— Ne rendez pas les choses plus difficiles. Agissez dans son intérêt.

— Je ne fais que ça !

— Alors rendez-lui la vie plus agréable. Il refuse de prendre nos traitements, mais en cas de crise, c'est le seul médicament qui le calme. Tenez.

La bouche entrouverte, les médocs entre les doigts, je suis giflé par ce guet-apens devant la porte 11. Et sans rien ajouter d'autre que « pensez à passer au bureau des sorties », la blouse blanche

---

<sup>6</sup> Expression familière du sud qui signifie des lunettes - au pays de la chocolatine et des poches en plastique 😊.

s'éloigne, me laissant dans un merdier sans nom. Pourtant, je n'ai aucune intention de me dédouaner, j'ai toujours assumé cette responsabilité et ce rôle inversé, celui d'un gamin protégeant un de ses parents. C'est juste que je n'étais pas prêt et que ma vie est loin d'être équilibrée. Du moins pas assez pour passer mon temps à surveiller un quinquagénaire qui ne lâche une connerie que pour en faire une autre.

Profonde inspiration, je toque timidement et m'aventure dans l'ancre de mon père. L'espace est propre, la dernière fois, il avait écrit mon nom avec du ketchup sur le mur, côté TV. Aujourd'hui, il est simplement debout, au milieu de la pièce, dans une élégance encore intacte. Barbe lissée, cheveux grisonnants plaqués en arrière, un petit gilet fermé sur un combo chemise-cravate qui lui donne un air hipster, son éternel pantalon à pinces détonne avec ses nombreux tatouages sur les avant-bras et surtout ses bottes de pêche jaune canari.

À le voir triturer le manche de son parapluie, fixant le lustre comme s'il était habité, j'y vois un brin de poésie, d'ailleurs on aurait du mal à croire que cet homme plutôt coquet n'a pas la lumière à tous les étages depuis une éternité. Bien entendu, si on fait abstraction du fait qu'il regarde le plafond sans broncher au milieu d'un pentagramme composé de saucisses, de lentilles corail et de biscuits à la cannelle.

— Papa ? Tout va bien ?

Je m'approche avec une tendresse particulière qui revient au galop à chaque fois que je me trouve en sa présence, et je cherche à le ramener à la raison.

— Qu'est-ce qui t'a pris de t'en prendre à cette aide-soignante ?

— Ils font tout un foin d'un petit rien.

— Elle est arrêtée quand même...

— Elle a pris un parapluie dans l'œil, c'est bon... Elle aurait pu le prendre ailleurs.

Certaines personnes ont bon fond, mon père n'a pas un mauvais fond, je dirais plutôt que depuis quelques années, il a un fond de veau. Et parfois du bouillon de poule à la place du cerveau.

— Ils ne veulent plus te garder, papa...

— C'est moi qui ne veut plus être interné, nuance. Ils me gonflent tous à tout dramatiser. M'enfin, tu es là... c'est l'essentiel.

Sans quitter le plafond des yeux, il se met à sourire et m'invite à m'asseoir sur le lit. Moi, j'ai du mal à abandonner son étrange installation du regard. *Qu'est-ce qu'il fiche avec cet alignement de saucisses ?*

— Tu devrais t'asseoir, fils.

— Ok, mais... À quoi ça rime tout ce cirque ?

— Assieds-toi, ou je dis à tout le monde ici comment tu as perdu ton doigt.

Histoire de ne pas jeter de l'huile sur le feu, j'obtempère tandis qu'il enserre son parapluie fermé tout contre lui en marmonnant une incantation incompréhensible. On dirait des chants indiens.

— Papa ?

— Chut !

— Mais c'est quoi ce bazar ? Pourquoi tu t'entoures de biscuits et de lentilles ?

— C'est mon rituel.

— Quel rituel ? Pour quoi faire ?

— Pour éloigner la pluie, pardi !

Le bourre-pif de Diana fait moins mal que de le voir dérailler, je l'admets.

— Tu veux éloigner la pluie de ta chambre ?

— J'ai horreur d'être mouillé. Je ne veux pas qu'il pleuve. Toi non plus, pas vrai ?

Ça me met toujours un coup quand il part en sucette sous mes yeux. Après les voix dans sa tête, sa fixette sur les trottinettes, la luge et les couleurs primaires, nous voici dans sa nouvelle lubie... Calmement, je joins mes deux mains devant la bouche et contemple la fenêtre de sa chambre avant de lui répondre le plus doucement possible.

— Il n’y a pas une goutte d’eau, papa. Tu réalises qu’on n’a pas eu une seule averse depuis le début du mois ?

La semelle de ses bottes en caoutchouc couine quand il sort d’un bond de son cercle tout sourire, il se poste au bord du lit en poussant un cri triomphant « Ah ! On est bien d’accord ! » avant de reprendre le plus sérieusement du monde.

— C’est que ça marche, tu vois. Je le fais tous les jours ! Ça fait plaisir de savoir que je me casse pas la nénette pour rien.

*Mon Dieu, ça va être long...* Nonchalamment, il frappe le pied du lit avec son satané parapluie et affiche une étincelle espiègle dans le regard.

— Bon alors, tu me fais sortir d’ici ?

— On peut en parler avant ?

Lissant sa moustache, il se remet à fixer le plafond en plissant des yeux face à des nuages imaginaires qui pourraient contrecarrer ses prévisions météo. Mais il se ressaisit et glisse une main dans sa poche pour faire tourner son parapluie machinalement de l’autre, avant de me répondre et de désigner la petite valise à côté de sa table de nuit.

— On en parlera chez toi, mes affaires sont prêtes.



Il est étrangement calme sur le siège passager, assis bien droit dans la Skoda, les mains jointes sur son parapluie à la con calé entre ses jambes. Une petite voix au fond de moi hurle que c’est la pire



décision que j'ai prise depuis longtemps et pourtant j'ai déjà un sacré palmarès à mon actif. Mais rien que pour son sourire apaisé, je me dis que ça en vaut peut-être la peine, qu'il suffit de serrer les dents. Et puis, je me jure que cette situation n'est que temporaire, je lui trouverai un établissement parfaitement adapté sitôt que j'aurais une situation digne de ce nom. Au beau milieu de mes pensées, Papa contemple le dernier pont qu'on traverse puis la banlieue bien plus moche qui se profile à l'horizon avant de caresser les garnitures de l'habitacle.

— Je croyais que tu avais une Porsche...

Entrer dans son jeu est sans doute déconseillé par les spécialistes, mais je sais à quel point il apprécie cet exercice de style. Et puis, c'est toute mon enfance en quelque sorte.

— Elle est au garage, c'est un véhicule de prêt. Et sinon quoi de beau ?

— Quoi de beau ? Je vais me remettre à tatouer, fiston. Je pense investir sous peu et acheter un shop.

Il n'a pas un pélot, pas plus que je n'ai de sportive allemande, mais on a l'habitude de se raconter la meilleure version de nos vies. Il paraît que ce n'est pas sain, pourtant c'est notre manière à nous de refaire le monde avec nos règles, d'adoucir le réel pour mieux le supporter.

— Génial, tu veux rouvrir un salon en centre-ville ?

— Ça se pourrait bien. Tu m'aiderais à trouver un local ?

— Dès que j'ai terminé ma mission humanitaire, je t'aide à monter tout le dossier.

— Tu travailles à l'étranger ?

— Pour une ONG.

— Ça ne m'étonne pas de ton grand cœur. Tu dois repartir ?

— Non, j'ai monté une école au Burkina Faso la semaine dernière, mais c'est terminé, j'ai juste de la paperasse à remplir à la maison.

— Et ça te plaît ?

- Plutôt oui, mais je rempile dans la publicité.
- Eh bien justement, j'ai pensé à toi hier. Il y avait tes yaourts dans mon plateau repas.
- Des Skür ?
- Ouais, c'était vraiment dégueulasse.
- Je sais. On dirait du plâtre...
- C'est surtout qu'ils devraient indiquer sur le pot qu'on chie en spray juste après.
- J'ai pas arrêté de leur dire, c'est pour ça que j'ai changé de crèmerie.
- Tu as eu raison. Au fait, il pleut chez toi ?
- Non, possible que ton incantation couvre toute la capitale...
- C'est évident ! Tu as de la saucisse et des biscuits à la cannelle à la maison ?
- Je ne crois pas, mais ton rituel doit marcher avec des pâtes et des chips saveur barbecue. Non ?

Il sourit et me donne un coup de coude tout en me répondant à l'aide d'un clin d'œil.

- Bien sûr, c'est dans la tête que ça se joue.
- J'imagine...



Si je ne suis pas tout à fait serein de me coltiner papa dans moins de 45m², il y en a un qui saute de joie sitôt la porte franchie. Stellan se rue dans les bras de mon père et leur accolade touchante fait chaud cœur. Cette scène me laisse un sentiment de déjà vu, et tandis que mon meilleur pote m'allège de la valise du paternel, celui-ci pose ses mains sur les hanches, bien droit dans ses bottes jaunes et pousse un soupir de soulagement.

- Tous les trois sous le même toit... comme à la belle époque !

*Fa-bu-leux, je suis fou de joie...* Une part de moi rêve que la journée se termine, pensant que j'ai déjà eu mon lot de

déconvenues, mais c'est sans compter sur l'épineuse question évoquée par Stellan en ce qui concerne la répartition des piaules.

— Torsten ? Vous voulez prendre ma chambre ? Je dormirais sur le canapé.

— Mais non, mon petit. On va tous le jouer à chifoumi. Pas vrai, Håkon ?

Si je continue à soupirer autant, je vais finir par m'évanouir en manquant d'air, les trois mains s'agitent au-dessus des bottes en caoutchouc, « pierre, feuille, ciseaux » résonne dans le salon et mon frère de cœur perd en beauté, cédant sa place à mon père. Tandis que celui-ci prend ses quartiers dans la seule vraie chambre de l'appart et annonce avoir besoin de prendre une douche, Chiba pique une tête dans le frigo et nous sort des bières avec le visage illuminé de ceux qui ont quelque chose à fêter.

— À la tienne Håkon !

— On dirait que ça te met de bonne humeur de revoir mon vieux. Je sais que tu l'adores, mais quand même...

— C'est surtout que j'ai eu Joakim, tu t'entretiens avec le grand patron de Djupe demain à la première heure.

Sa binouse triomphante heurte la mienne, j'en perds mon latin. À plus forte raison quand mon père ressort à poil et fixe le plafond en me demandant si c'est du placo ou du béton pendant que Stellan m'annonce la suite.

— J'ai pris la liberté d'actualiser ton CV et de l'envoyer par mail à Joakim. J'ai aussi profité de ton absence pour te dégoter quelques fringues de circonstance, elles datent de mon dernier shooting.

La mâchoire décrochée, songeant à ce qu'il a bien pu ajouter à mon palmarès en lieu et place du saumon et des poussins, je l'observe ouvrir un grand sac noir destiné à l'essayage de ses modèles. Je redoute le pire et m'imagine déjà finir en drag-queen perché sur 20 cm de talons à paillettes avec un top à résille, en mode filet de pêche sur mes tétons apparents. Là, fier comme

Artaban, il extirpe une tenue noire ainsi qu'un teeshirt uni et me coule un regard que j'interprète comme « on va bien rigoler ».

— Tu vas être magnifique là-dedans.

— C'est... C'est pas un peu trop échancré ?

— Tu peux te le permettre, moi j'ai un physique de fleuriste.

— C'est pas parce que tu es gaulé comme un tibia que tu dois m'infliger ça !

— Arrête de te plaindre et enfile-le !

*Du moment que je n'ai pas à enfiler quelqu'un pour assurer mon avenir... J'abdique et change de tenue, ne serait-ce que pour le remercier de m'avoir décroché cette entrevue. Avec un peu de chance, je n'aurais pas l'air si ridicule que ça. Je m'examine dans le reflet de la fenêtre : Raté.*

— Stellan, sérieux... Je ne vais pas me présenter là-bas comme ça. Je ne suis pas à l'aise, je suis pathétique.

— C'est un peu juste au niveau des manches mais tu es carrément canon ! Si tu n'étais pas comme un frère, je crois que j'aurais des pulsions.

— Mollo sur les compliments... Et puis ce teeshirt jaune qui me moule, je le sens moyen... On dirait un Balisto !

Je me vois mal défendre ma carrière avec un haut qui me couvre à peine le nombril. Comment je peux être crédible là-dedans ?

— Eh bien, dans ce cas, garde seulement la veste de costume. Avec tes pecs de super-héros tu vas marquer des points.

— Je vais surtout me geler les cakes !

— Les bureaux sont chauffés... Allez, essaie qu'on voit ce que ça donne.

À regret, j'obtempère et me retrouve donc avec un costard très cintré à même la peau et un petit pantalon qui me moule tellement que je déambule dans le salon en poutre apparente. *J'ai l'impression que je vais devoir croiser les jambes un paquet de fois...*

— Chiba, tu es sûr de toi ? On dirait Naruto qui s'apprête à faire le trottoir.

— C'est très chic, au contraire. Juste ce qu'il faut. Tu es sublime, n'en doute pas.

Plus que sceptique je me lorgne dans cet accoutrement et le résultat me plonge dans l'abîme du doute.

— Je... Je crois que tu avais raison finalement. J'arrive aux frontières de ce que je peux assumer en matière de mensonges, ce n'était pas une bonne idée de postuler.

— Ne doute pas de toi ! Tu m'as suffisamment saoulé pour décrocher ce rendez-vous.

— Oui, mais...

— Il n'y a pas de « mais » ! Tu vas faire fureur. Et tes Patrick Ewing, ça apporte une petite touche décontractée.

*Mouais, j'ai surtout l'impression d'être un gogo payé pour se trémousser autour d'une barre de pole-danse dans un bar malfamé. Pour essayer d'avaler la pilule et me convaincre qu'il a raison, je m'autorise une gorgée de bière et c'est là que Stellan tient à parfaire mon camouflage.*

— Un conseil, travaille ta gestuelle.

Plus ça va, moins je me sens à la hauteur du défi. Si j'ai l'habitude d'enjoliver les faits, j'ai quand même mes limites et je redoute d'avoir trop de détails à assimiler pour me faire passer pour ce que je ne suis pas.

— Je ne pense pas être capable d'assurer. Peut-être que tu devrais appeler ton Joakim et...

— Ah non ! C'est trop tard ! J'ai fait des pieds et des mains pour t'avoir cet entretien !

— Je n'ai jamais joué les homos, j'ai peur d'en faire trop, et je suis sûr qu'on va me griller. C'est toi qui étais dans le vrai.

— Ne te mets pas la pression...

— C'est pas une question de pression. Tu avais vu juste : ça ne passera jamais. Je ne peux pas me travestir dans la peau de quelqu'un d'autre.

— Sois simplement la version la plus raffinée de toi-même. C'est tout ce que tu dois avoir en tête.

— Mais comment ? Comme ça ?

— Non, le poignet souple, vu ta taille, ça fait trop. Mais par exemple, quand tu portes ta bouteille à la bouche... Imagine que c'est...

— Une queue ? Plutôt mourir !

— J'allais dire la meilleure bière de ta vie. Il te faut être plus suggestif, plus subtil aussi. Savoure-la et regarde-moi intensément.

Foulant au pied ma fierté, j'obéis et prends une moue de circonstance, un peu comme si j'étais dans la peau d'une secrétaire laissant mon 06 au dos d'une facture dans l'espoir de me faire dégligner.

— Là ? ça fonctionne ?

— Pas mal, peut-être avec plus de gourmandise...

— J'ai l'impression d'être sur le point de tailler une turlutte.

— Mais non, c'est parfait. Tu pourras faire la même tête demain si le boss te propose un café.

Mon regard ne peut s'empêcher de se poser sur la bouteille qui prend étrangement une forme phallique, si bien que je n'ai plus trop envie de la tenir. J'ai même l'impression que le goulot se change en un gland rose et luisant qui me fait un clin d'œil tout en murmurant « je veux ta bouche, cochonne ».

— Non, vraiment... Je... Je crois que je vais me passer de boire.

— Pourtant ça le fait, c'est presque bluffant.

— Tu dis ça pour m'encourager. Mais je pense même que je vais retourner négocier mon contrat avec les poussins, ça m'évitera de me ruiner en public et de tomber encore plus bas.

— N'importe quoi ! C'est la chance de ta vie.

— Je suis sérieux, Chiba. Annule avec Joakim, c'est pas fait pour moi. Je ne le sens pas.

Stellan reste figé, sans aucune réaction. Je prends son attitude pour une immense déception, mais je réalise qu'il n'en est rien, il fixe quelque chose derrière moi. Me retournant lentement, je découvre mon père, les fesses à l'air, en train de pisser dans mon aquarium.

— Papa ? Mais qu'est-ce que tu fous ?

— Vous occupez pas de moi, les gars !

— Il y a des W.-C., tu sais ?

— Ça sent la pluie dans tes chiottes !

*Dieu que cette journée est longue. La cohabitation va être éprouvante...* Spectateur d'un coloc nu comme un ver se secouant la nouille au-dessus de mes poissons, j'enfouis mon visage dans mes mains et réalise pleinement qu'il n'y a pas 36 solutions. Il me faut m'armer de courage, chercher les restes de mon empathie sous cette veste bien trop petite, et je raccompagne mon père jusqu'à sa chambre.

— Je vais tout faire pour te trouver le meilleur établissement, papa.

— Rien ne presse ! Je suis bien avec toi !

Son cri du cœur me tue, mais s'il reste ici trop longtemps, c'est moi qu'il faudra interner. J'inspire à pleins poumons et je me lance dans une sincérité qui m'étonne moi-même.

— L'odeur de la pluie dans les toilettes ne s'en ira pas, tu ne peux pas pisser sur mes poissons toute la journée. Tu comprends ?

— Et si je faisais mon rituel ? Ça chasserait les effluves dans les chiottes !

Mon souffle las transpire une certaine tristesse, plusieurs de mes petits pensionnaires ont perdu leurs nageoires et flottent à la surface en agonisant, mais j'effleure doucement son visage et tapote sa joue pour le rassurer. À moins que je cherche à me

convaincre qu'il s'agit là du bon choix. *Quitte à devoir endosser la version la plus raffinée de moi-même...*

— Demain matin, j'ai peut-être un rendez-vous important.

— Félicitations, je peux faire mon pentagramme ici ? Ça pourrait te porter chance !

— Papa, je suis sérieux. Si ça se passe bien, je pourrais t'offrir les soins dont tu as besoin. Je vais bien m'occuper de toi en attendant de te trouver la clinique qu'il te faut.

Son air malicieux disparaît pour ne laisser qu'un masque froid et éteint.

— Très bien, très bien... Si tu le dis... Je ne veux surtout pas être un boulet.

— Tu n'es pas un boulet et tu ne le seras jamais, papa. Je cherche juste ton bien-être, je veux simplement que tu ailles mieux.

Alors que le soir s'installe sur la résidence en décrépitude, il me sourit avec cette fêlure dans le regard, comme s'il acceptait ma proposition. Puis il hoche la tête en lissant sa moustache avant de me demander le plus sérieusement du monde cette chose incroyable.

— Dis, fiston ?

— Oui ?

— Du coup... Tu as des chips au barbecue et des pâtes ?



# 4

Guldgrün



La lapement râpeux de Shōfu me tire d'un sommeil vaseux, on dirait du papier de verre qui crisse sur mon pouce, c'est affreusement dégueux. Surtout quand on envisage tout ce qui a bien pu passer sur cette langue. Cette mémère à poil gris est la chaudasse des minous du quartier, elle se fait prendre à tous les coins de rue... Voilà qu'elle continue à s'exciter sur ma main, comment peut-on avoir un poil si doux et une langue si rêche ? Elle m'agace, si bien que je pousse un grognement digne des matins de gueule de bois et l'envoie paître loin du matelas. Émerger en vrac au fond d'une couette qui n'a pas vu l'ombre d'une lessive depuis trop longtemps ne me dérange pas plus que ça, j'ai eu trente jours pour m'y habituer. En revanche, sentir ma chatte récidiver et humecter mes doigts de bon matin m'irrite au plus haut point.

— Shōfu, ça suffit ! Zut à la fin ! Va lécher autre chose et fous-moi la paix !

La tête enfouie sous le traversin dans l'espoir de faire disparaître un début de migraine, j'entends mon animal de compagnie contester d'un miaulement désabusé.

— Ne réponds-pas ! Et laisse-moi dormir ! T'as pas tout plein de chats en rut qui t'attendent dehors ?

Nouvelle objection de sa part, elle saute à terre, mais pas comme un félin, on dirait plutôt une boule de bowling ou la vieille peau de l'appart' d'à côté qui ferait de la corde à sauter. Et tandis que je somnole en cherchant à repousser la moindre envie de quitter ce lit, je perçois des bruits étranges de succion humide. Cette petite peste à quatre pattes me cherche, le son qu'elle produit ressemble à la bande audio d'un vieux porno, et pour couronner le tout, je la sens revenir dans mon périmètre puis s'installer à mes pieds pour mieux me narguer.

— Si tu te laves le cul sur mon lit, ça va mal aller, ma vieille !

Il me faut un effort terrible pour tenter de trouver, à tâtons, le chausson rose traînant par terre, celui que je compte précisément lui lancer en travers du museau, mais je déchante illico.

— Je te rassure, je suis propre, merci. Contrairement à ton intérieur...

Mon cœur manque un battement, je bondis pour me redresser sur un coude et découvre Inger, sagement assise au bord du couchage. Deux couettes blondes, et son éternelle Chupa Chups dans la bouche, une sucette qu'elle tète goulument en s'autorisant un clin d'œil plein de malice.

— Inger ! Tu pourrais sonner avant d'entrer chez moi ? C'est possible ?

— Pourquoi faire ? J'ai les clés ! Et j'aurais dû venir plus tôt... Laisser un si bel appartement dans un tel état, c'est moche...

Elle n'a pas tort, mais elle a par-dessus tout cette fâcheuse manie de débouler dans ma vie comme bon lui semble et surtout quand je ne suis pas présentable.

— Suldrün... T'as... Tu as un bout de nichon qui...

Rabattant les draps sèchement sur ma poitrine, je n'ai pas d'autre choix que de me réveiller pour de bon, mais du mauvais pied.

— Qu'est-ce que tu fiches ici ?

Ses joues se creusent tant elle aspire sa confiserie pour mieux méditer à la question pendant qu'elle roule de gros yeux en parcourant les quatre angles de ma chambre.

— Je ne fais que passer, mais j'allais te demander la même chose... C'est Beyrouth ici.

Son regard taupe s'arrête alors sur une vieille boîte de pizza, mon plaid à poils longs, mon cendrier qui déborde, le cadavre d'un pot de Nutella côtoyant la télécommande de la télé. Un paysage qui détonne avec le mobilier haut de gamme et la déco d'un duplex rénové à grand frais pas mes soins, avant que je me mette à déconner.

— Je tue le temps. C'est ce qu'on fait quand on est mis à pied...

— Et je vois que tu l'as pris...

— Pris quoi ? Mon temps ?

— Ton pied...

Du bout des doigts, avec un petit air amusé, elle exhibe tout haut mon rabbit violet, de quoi m'arracher un cri horrifié.

— Lâche ça !

— Tu n'as pas dû t'ennuyer... Il n'a plus de batterie, apparemment.

— Si tu savais ce que j'en ai fait et à quel endroit j'ai vidé les piles, tu enlèverais tes doigts aussi sec de ce truc.

Elle le fixe à présent avec une expression étrange mais ne s'en sépare pas pour autant.

— Quel caractère... On dirait bien que ça fait trop longtemps qu'un étalon ne s'est pas glissé dans ce lit.

— La dernière fois que j'ai croisé la route d'un étalon, c'était plutôt un poney et je l'ai payé cher. Ça n'arrivera plus.

— Tu vas finir par avoir des toiles d'araignée entre les jambes et garder ton humeur massacrant pour de bon si tu ne te remets pas en selle.

D'un assaut rageur, je le lui arrache des mains mon jouet coquin et le dissimule sous la couette en répliquant que mon vibro sert justement à faire la poussière de ce côté-là.

— Et pour l'humeur ? Tu comptes faire quoi ?

— Appliquer la même recette que depuis le début du mois : Netflix, plaid, Nutella et clitoris, dès que mon jouet sera rechargé.

— Si j'étais toi, j'en achèterais un autre pour faire un roulement...

— Hilarant ! Je vais y penser.

Elle me sourit avec une petite pointe condescendante qui me pousse à renchérir.

— Désolée si mon programme de vieille fille avec son chat ne te convient pas ou si tu n'es pas d'accord avec ma façon de tuer le temps !

Faisant rouler son bonbon sur sa joue de manière suggestive, elle murmure que je suis bien assez grande pour en décider avant de compléter tout haut.

— Mais ce n'est pas vraiment compatible avec ton grand retour dans les locaux de Djupe.

Elle m'aurait collé un coup de Taser dans les fesses que je n'aurais pas bondi aussi fort du lit.

— Ne me dis pas que ? C'est... C'est aujourd'hui ?

— Précisément ce matin, Madame la directrice de la communication.

Il faut croire que je suis restée trop longtemps sur le banc de touche, après mettre ennuyée à mourir les premiers temps, je n'ai